

Essai

Michèle Bernard, Patrick Guay, Yves Laberge, David Lonergan, Yvon Poulin et Pierre Rajotte

Numéro 158, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93231ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernard, M., Guay, P., Laberge, Y., Lonergan, D., Poulin, Y. & Rajotte, P. (2020).
Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (158), 62–65.

les frères Riggs, dont l'un s'est peut-être retrouvé derrière les barreaux par la faute de l'autre, a eu lieu il y a longtemps, mais la haine perdure.

Très fluide, le récit fait alterner les années 1940, quand commence le drame, et l'année 1972, alors qu'ont lieu les mille et une batailles de Quinn. Ces allers-retours dans le temps permettent de comprendre pourquoi des citoyens de Calvary sont impliqués dans une saga parsemée d'actes honteux, de secrets et de non-dits, qui semble à première vue concerner uniquement la famille Riggs. « On a souvent dit que le mal n'a pas besoin d'autre terreau pour prospérer que le silence et l'inaction des gens de bien. »

Triangle amoureux, jalousie, trahison, vengeance, abus de pouvoir ; tous les ingrédients d'une tragédie classique se retrouvent dans cette fresque au dénouement inéluctable. Le titre *Le chant de l'assassin* n'est pas la meilleure traduction du titre original *Mockingbird Songs*. Le polar d'Ellory, véritable *page-turner*, ne cesse cependant de rappeler la signification du titre en anglais : « L'oiseau moqueur imite le chant des autres oiseaux [...], un don extraordinaire qu'il paie du sacrifice de sa propre voix ».

« L'amour change le monde, dit-on, autant pour celui qui aime que pour celui qui n'aime pas. » Tel est le destin des protagonistes, qu'ils vivent comme une fatalité.

Michèle Bernard

Thierry Pardo

WEEDON OU LA VIE DANS LES BOIS

Du passage, Outremont, 2020, 88 p. ; 19,95 \$

À notre époque d'accélération technologique, d'agitation urbaine et de pénurie de temps, on ne s'étonnera pas que le fameux récit *Walden ou la vie dans les bois* (1854) d'Henry David Thoreau puisse encore aujourd'hui inspirer des artistes et des écrivains.



Au Québec, après la pièce de théâtre *Les hivers de grâce* de Henry David Thoreau (2014) du dramaturge Denis Lavalou, puis l'album *Retour à Walden* (2018) du chanteur Richard Séguin, l'écrivain voyageur Thierry Pardo marche à son tour sur les brisées du poète et philosophe américain. « Ce livre, écrit Pardo, arpente *modus peregrini* l'espace littéraire ouvert par le grand homme et réactualise un siècle et demi plus tard la possibilité de vivre de nouveau [...] l'expérience du bois et d'en rendre compte. » Là où Thoreau tenait tête à l'empire industriel de son temps, Pardo met pour sa part

au défi notre époque connectée : « [...] partir aujourd'hui dans les bois relève du même type de marginalité ». Il s'agit, nous dit-il, d'« un acte de résistance pacifique », mais aussi et surtout, pourrait-on dire, d'un acte de résistance poétique. Car son opuscule se veut avant tout un témoignage sur l'art d'« habiter son instant poétique », un témoignage dans lequel est mis à profit le sens de la formule, de l'aphorisme et du paradoxe pour mieux « célébrer le monde à partir d'un bout de forêt ». Que le lecteur soit donc prévenu, il ne trouvera que peu d'allusions aux exigences d'un quotidien qu'on pourrait s'imaginer ascétique dans ce genre de robinsonnade. En revanche, les réflexions sur notre actuelle relation au monde n'y manquent pas et servent parfois à mettre en exergue ce dont nous prive la vie moderne. « Dans ce monde agité, je pense que le vrai luxe, l'or du siècle, est dans une authentique jouissance du temps, de l'espace et du silence. » Mais plus encore, Pardo s'emploie à apprécier les instants ordinaires, les « moments hors du temps », les scènes et les beautés épiphoniques qu'offre la sylve : « Dans notre bois, la qualité du silence est telle que le moindre bruissement de feuille fait croire à la pluie », que « le crépitement du poêle à bois prend des airs de symphonie ». Sans être ni activiste ni dogmatique, Pardo lie sa démarche exploratoire à la possibilité d'être utile, de contribuer « à rendre le monde légèrement meilleur ». Le lecteur, prévient-il toutefois, ne doit pas y voir une forme de prosélytisme ou de prescription : « Il serait pourtant déplacé de voir dans cette décision un acte politique. [...] Je ne recommande à personne de suivre ce chemin ou de hisser cette expérience au titre d'exemple. Si exemplarité il y a, c'est dans l'acte de vivre délibérément une escapade à sa mesure ». À chacun donc d'y trouver son compte, qui l'occasion d'une rêverie, qui d'une sensibilisation environnementale, qui encore d'une source d'inspiration en vue d'un projet conforme à la poursuite d'un idéal.

Pierre Rajotte

Charles Dantzig

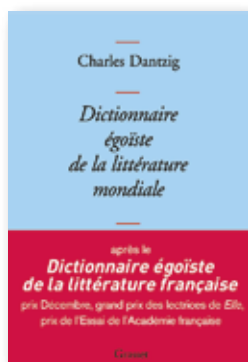
DICTIONNAIRE ÉGOÏSTE DE LA LITTÉRATURE MONDIALE

Grasset, Paris, 2019, 1 238 p. ; 59,95 \$

L'auteur avait fait paraître en 2005 le *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, qui avait ébloui la critique et lui avait valu une multitude de récompenses dont le prix Décembre, le Grand Prix des lectrices de *ELLE* et le Prix de l'Essai de l'Académie française.

Quinze ans plus tard, Charles Dantzig récidive et nous revient avec un autre dictionnaire égoïste consacré celui-là à la littérature mondiale.

Le *Dictionnaire égoïste de la littérature mondiale*, comme le précédent ouvrage, n'est pas un dictionnaire conventionnel. Il ne fait pas le tour d'un auteur, d'une œuvre ou d'un courant littéraire. Dantzig choisit plutôt de parler « égoïstement » de ce qui l'intéresse dans le monde des lettres et des leçons qu'il



en a tirées pour son propre compte.

À la rigueur et à l'austérité du lexicographe, l'auteur oppose une approche plus près du collage impressionniste ou de la promenade érudite avec ses digressions et ses chemins de traverse. Ainsi le lecteur ne se surprendra pas à trouver dans ce dictionnaire savant des notices comme : « Morts de personnages dans la neige », « Enterrements d'écrivains », « Intransigeance de l'impuisant », « Bégaiement », etc.

Avec une suprême assurance – le doute ne semble pas être un trait de son caractère – il farcit son discours de formules assassines dont les « stars » du milieu font souvent les frais : Beckett est « l'écrivain de la fatigue d'être » ; Cioran, « une collection de calculs biliaires » ; Duras, « une petite envieuse appliquée » ; Céline, « un petit écrivain à éclats de génie comique » ; Éluard, « un des plus mauvais poètes du XX^e siècle » ; Rousseau, « un cabot », etc. On le voit, chez Dantzig, il n'y a pas de vaches sacrées.

Plus déroutants sont les enseignements qu'il tire de ses lectures. On en trouve la trace dans les sentences et les aphorismes dont il parsème son texte : « Le réalisme [...] est le parc à vieillards de l'amertume intime » ; « Le mélodrame est la consolation des uns au moyen du malheur des autres » ; « Le préjugé c'est l'esprit trompé qui nous fait manquer de cœur » ; « Le naturel n'est qu'un artifice majoritairement admis ». Des assertions comme celles-là figurent à toutes les pages. Il y a beaucoup de doctoral chez ce fils de médecin.

À travers ce brillant feu d'artifice intellectuel, l'auteur glisse ici et là des bribes d'informations personnelles. Il dira ainsi de son enfance bourgeoise qu'elle fut « une enfance enfermée dans une tour de malheurs ». Pas étonnant qu'il confie être entré très jeune en littérature comme on dit entrer en religion. Un peu comme Sartre qui disait être devenu posthume à lui-même, alors qu'il était encore enfant, tant il était aspiré par la magie des mots (d'où le titre de son autobiographie). « Toute littérature est un combat de la forme contre la confusion », dit Dantzig pour sa part, affirmant par là que seuls les mots peuvent vaincre le chaos du monde et, de ce fait, donner un sens à la vie.

« Dans le premier *Dictionnaire égoïste*, et dans celui-ci, j'ai avec moi-même des conversations sur la littérature que je ne peux avoir avec les autres [...]. On n'imagine pas la solitude du grand lecteur de littérature. On écrit par désespoir de devoir se taire, toute sa vie, sur ce qui vous passionne. » Les 1 200 pages de son *Dictionnaire égoïste de la littérature mondiale* devraient atténuer ce désespoir. Pour un temps du moins.

Yvon Poulin

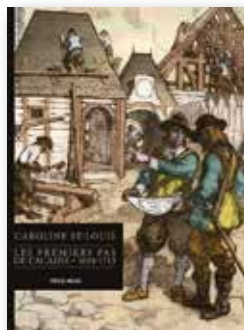
Caroline St-Louis

LES PREMIERS PAS DE L'ACADIE

1604-1713

Perce-Neige, Moncton, 2019, 119 p. ; 35 \$

La petite histoire rejoint souvent la grande en éclaircissant par des faits qui peuvent être anecdotiques celle qu'on survole généralement à la lumière de quelques dates jugées fondamentales.



D'abord publiées dans *L'Acadie Nouvelle* en 2004 à l'occasion du tricentenaire, puis la même année par les éditions La Grande Marée avec des illustrations en noir et blanc, ces chroniques racontent en vingt textes autant de premières fois dans l'Acadie naissante. Perce-Neige en présente une nouvelle édition dans un beau livre grand format (25 x 19 cm) sur papier glacé, richement illustré de reproductions d'œuvres en couleur et de

cartes d'époque. Des modifications mineures ont été apportées au texte.

De l'origine du mot « Acadie » au Traité d'Utrecht, alors que l'Angleterre prend définitivement possession de ce territoire, St-Louis retrace les principales « premières » qui ont marqué l'histoire de cette première Acadie dont le destin sera scellé par la Déportation de 1755. Parmi elles : premier établissement en Amérique du Nord, premier théâtre (avec *Le théâtre de Neptune*, une pièce de Marc Lescarbot), premier abandon, premier baptême d'Autochtones (alors que ceux-ci ignorent tout de la religion catholique), première attaque anglaise (et il y en aura plusieurs au fil du siècle), première héroïne (Françoise-Marie Jacquelin, qui défend le fort Saint-Jean à la tête d'un petit nombre de soldats alors que son mari est parti chercher des vivres et des munitions), première Acadienne millionnaire (le destin digne d'un conte de fées d'Anne Mius d'Entremont, née en Acadie en 1694)...

Si la plupart des faits rapportés sont connus par les passionnés d'histoire acadienne, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'une intéressante et amusante façon d'en découvrir certaines facettes. St-Louis évite tout didactisme, préférant mettre l'accent sur l'anecdote pour tracer un portrait de l'époque. Toutefois, à cause de l'espace restreint dû à la forme de la chronique (environ 700 mots), elle demeure à la surface de son propos. Il s'agit donc d'une introduction dont les textes bien documentés, bien menés, écrits simplement, s'adressent aussi bien aux adultes qu'aux adolescents.

David Lonergan

Marie-Claire Blais et Lise Gauvin
LES LIEUX DE MARIE-CLAIRE BLAIS
 ENTRETIENS

Nota bene, Montréal, 2020, 204 p. ; 23,95 \$

Elles se sont connues sur les bancs de l'Université Laval voilà soixante ans et ne se sont jamais perdues de vue. Lise Gauvin s'entretient avec son amie Marie-Claire Blais. Portrait d'un monstre sacré de la littérature.



Les lieux du titre, ce sont les endroits significatifs, ceux qui ont compté et qui comptent pour Blais : Québec, Montréal, Paris et Key West, où elle vit depuis quelque quarante ans. C'est là, tour à tour, au Québec, en France et aux États-Unis, que Gauvin et elle se rencontrent, d'abord à quelques reprises au fil des ans et des colloques, puis pour ce projet, de 2016 à 2019. De ces lieux physiques il est question dans chacun des entretiens qui forment l'ouvrage.

Il est aussi et surtout question de ce qu'Annie Ernaux appelle « le vrai lieu », l'écriture. On découvre comment Blais a travaillé et comment elle travaille encore assidûment, à 80 ans, ce qui a bougé dans sa conception de la narration et des personnages, dans le plus précis : choix des pronoms personnels, abandon de la ponctuation classique ; comme dans le plus large : thèmes et observations sur la société. On suit et on revisite avec elle son parcours, toute chronologie bousculée.

Leurs échanges nous informent aussi bien sur la personnalité de la romancière que sur les gens qui ont transformé son rapport au monde, ou sur sa vision de la littérature : sa timidité, son désir d'écrire dès son tout jeune âge, dans un milieu socioéconomique qui favorisait assez peu la création artistique, sa rencontre avec quelques professeurs marquants – Jeanne Lapointe, le père Georges-Henri Lévesque, Charles Moeller –, des peintres et des écrivains, des artistes américains, canadiens ou français. On croise aussi Proust, un auteur qu'elle a lu et relu, comme on croise l'abject et inculte Donald Trump, envers qui Blais n'est pas tendre et qu'elle compare à Mussolini et à Staline, rien de moins : « Je crains qu'il ne détruise l'humanité ».

Timide, Blais répète qu'elle a trop souvent manqué d'audace, et que ce manque n'a pas favorisé le retentissement prolongé de son œuvre : « [...] si j'avais été l'adulte que je suis aujourd'hui, j'aurais arrangé les choses autrement. J'aurais répondu aux journalistes. J'étais trop farouche, trop intimidée. Cela aurait

permis que [mes] livres résistent au temps. [...] [C]ela aurait été mieux pour la continuité des gains matériels ».

Dans le même ordre d'idées, Blais redit sa déception à propos du fait que la réception de son œuvre a souvent été moins bonne ici, au Québec, qu'ailleurs, au Canada anglais ou en Europe. En contrepartie, elle fustige à quelques reprises le milieu littéraire parisien, une jungle implacable, en particulier à l'endroit des femmes : « C'était très dur [dans les années 1960] pour une femme de s'imposer et je voyais combien Françoise Sagan, par exemple, était exposée à des trahisons ».

Ces entretiens présentent un certain décousu et je me demande s'il n'aurait pas été préférable de regrouper plus finement les propos, thématiquement, par exemple. Mais nous ne serions plus dans l'entretien libre. Ils offrent aussi, et c'est sans doute compréhensible, des transitions brusques. Enfin, cet exercice donne lieu à des redites, certaines qui répètent en prolongeant, d'autres qui semblent plus ordinaires, uniquement liées au fil de conversations abandonnées et reprises à distance.

Marie-Claire Blais poursuit une œuvre importante et imposante. J'ai le sentiment, peut-être infondé, qu'elle est trop peu lue. Que ses œuvres sont de celles qu'on découvrirait ou redécouvrirait sur le tard, s'il reste encore des lecteurs bienveillants. Préparer ces lecteurs, leur faciliter le chemin, c'est certainement là un des objectifs de Lise Gauvin.

Patrick Guay

Martine Delvaux
LE BOYS CLUB

Remue-ménage, Montréal, 2019, 224 p. ; 20,95 \$

« Ils s'échangent des idées, des armes, de l'argent ou des femmes », constate la professeure, écrivaine et militante féministe Martine Delvaux. Son essai, bien écrit et très documenté, remet quelques pendules à l'heure et engage à la réflexion. La culture du *boys club* n'est, hélas, pas chose du passé.



Dans son livre *Le boys club*, Martine Delvaux rappelle l'historique du phénomène et explique toutes les facettes de cet univers clos, pour hommes seulement. « État, Église, armée, université, fraternités, firmes » et même clubs de golf, rien n'échappe à la plume de la fine observatrice. Jusqu'à récemment, plusieurs clubs privés interdisaient l'accès aux femmes afin que les hommes puissent exercer leurs privilèges

loin d'elles. Il existe encore de ces clubs « *For gentlemen only* », surtout à Londres, où a été lancé au XVII^e siècle ce concept élitiste et sexiste qui a culminé au XIX^e siècle. À cette époque, partout sur la planète, toutes les classes sociales s'étaient réservé des espaces uniquement masculins. Au Québec, par exemple, les plus âgés se souviendront des tavernes, qui ne se sont démocratisées qu'en 1979. Elles affichaient – certaines l'affichent encore – un « Bienvenue aux dames » un tant soit peu hypocrite.

« Le *boys club* est un groupe serré d'amis-hommes qui se protègent entre eux », résume la chercheuse. Qui a l'œil ouvert observe sans difficulté les retours d'ascenseur dans les cercles de pouvoir économique, industriel, gouvernemental ou autre.

En exergue, l'auteure cite Donald Trump : « *I am the chosen one* », une affirmation qui en dit long. De son club privé de Mar-a-Lago, Trump représente la quintessence du pouvoir dominant, blanc, riche et mâle. « Le privilège de ceux qui, forts d'une puissance économique, n'ont pas besoin d'être compétents pour réussir. » Trump invite chez lui, en Floride, des personnalités triées sur le volet, qui font partie de son propre groupe de *happy few*. « Son influence est virale et chacune de ses apparitions, chaque mention de son nom confirme l'existence du *boys club*. »

Il est impossible de parler de *boys club* sans faire allusion aux plafonds de verre sur lesquels butent nombre de femmes ou à l'éventuelle arrogance de l'homme qui pense avoir obtenu du succès par son seul mérite, oubliant la force et le soutien de son réseau non officiel de collègues et d'amis. Pour étayer sa courageuse dénonciation, Martine Delvaux a mené une recherche impressionnante, comme le démontrent à la fin du livre les nombreuses pages de notes et la riche bibliographie.

« J'aurais préféré ne pas avoir [...] eu de raison[s] d'écrire ce livre. » Martine Delvaux inscrit son essai dans la continuité des *Filles en série* et rêve de connaître un jour une société plus juste et plus harmonieuse. Solidaires, nous le souhaitons aussi.

Michèle Bernard

Didier Barbelivien

PLEURE PAS NOSTALGIE

Albin Michel, Paris, 2019, 260 p. ; 29,95 \$

Le nom de Didier Barbelivien est inconnu au Québec, mais ses chansons « Mademoiselle chante le blues », « Mon mec à moi », « Les hommes qui passent » et « D'Allemagne », interprétées par Patricia Kaas, sont restées dans nos mémoires depuis trente ans.

Tout comme les belles paroles de « Michèle » – empreintes de nostalgie –, écrites pour Gérard Lenorman en 1976. Et ce



n'est que la pointe de l'iceberg musical : Didier Barbelivien a côtoyé les plus grands de la chanson française durant près d'un demi-siècle.

En France, cet auteur-compositeur est aussi connu comme chanteur, écrivain et surtout collaborateur de plusieurs artistes, de Dalida et Julien Clerc à Sylvie Vartan, Marie Laforêt et Michel Sardou, auxquels il pouvait offrir des dizaines de textes. Déjà, en 1978, il écrit « Elle m'oublie » pour Johnny Hallyday ; ils deviennent

alors des complices. Au point que ce jeune créateur de chansons – âgé de seulement 24 ans – est un jour invité par « Jeunny » pour assister à la répétition générale de son prochain spectacle ; les deux hommes sont assis côte à côte dans une salle vide et regardent les musiciens répéter sur scène pendant une heure. Étonnamment, Johnny Hallyday ne jouait pas avec eux, il laissait jouer ses musiciens en repérant uniquement l'intro et la coda de chaque pièce, afin de savoir où commencer à chanter et à quel moment donner le coup de grâce. Tout le reste viendrait spontanément, devant la foule, et pas avant. C'était le légendaire Johnny Hallyday...

Chaque chapitre de *Pleure pas nostalgie* porte sur un collègue du métier : Didier Barbelivien explique le plus simplement du monde ce que c'est que de recevoir un conseil de Charles Aznavour pour vaincre le trac avant d'entrer sur scène, ou bien de se faire invectiver par un Claude François fulminant, ou encore d'être invité à séjourner une semaine chez Léo Ferré, à Castellina, en Toscane. Dans cette galerie de portraits, il raconte par exemple que « Bécaud est un ogre, il faut le nourrir en tout et tout le temps, chanson, tabac, alcool, public, il a toujours faim et soif ».

Outre les anecdotes, Didier Barbelivien évoque dans de beaux passages la nostalgie, en repensant à la chanteuse Barbara : « Elle est la nostalgie comme on se réclame d'une région, on vient de là, une apparence un peu floue, une façon de nouer son foulard autour du cou, une manière de regarder les arbres pour autre chose que ce qu'ils sont ». Ailleurs, il nous offre des dizaines d'instantanés de son enfance typiquement parisienne comme « [l]a table en formica bleu », ou encore « [l]e boucan des mobylettes italiennes quand elles passaient en bas de la maison », mais aussi « [l]a cuillère d'huile de foie de morue les matins d'hiver avant de partir à l'école qui [l]ui donnait la nausée jusqu'à la récréation ». Décidément, Didier Barbelivien possède un vrai don pour les mots.

Yves Laberge